

Quelques réflexions rhétoriques et stylistiques sur les « Poétiques » d'Édouard Glissant

Cher Édouard Glissant,

J'imagine qu'un *incipit* pareil, pour une communication présentée à un colloque sur votre œuvre ne manquera pas de vous étonner, vous et le public de vos lecteurs réunis ici. En effet, si vous n'êtes pas là pour recevoir les confidences qu'un de vos lecteurs prétend vous faire, le public, quant à lui, doit plutôt s'attendre à être confronté aux analyses pointues et aux exégèses savantes des critiques universitaires que nous sommes, dans le but de mieux comprendre le sens de votre œuvre (complexe et souvent fort difficile, il faut le dire) et d'en mieux mesurer la valeur littéraire et esthétique.

Personnellement, je vous avouerai que, tout en étant très heureuse à l'idée de me retrouver en ce lieu sacré de la culture occidentale qu'est la Sorbonne, pour vous rendre l'hommage qui vous est dû en tant que créateur et intellectuel martiniquais, citoyen du « Tout-Monde », au moment de me pencher concrètement sur le thème qui nous était proposé, à savoir « Poétiques d'Édouard Glissant », je demeurai quelque peu intriguée. Vous savez que je vous lis depuis assez longtemps, et que plus d'une fois je me suis livrée à des réflexions sur vos ouvrages de création pour mieux pénétrer la matière vivante de votre imaginaire, et pour aider mes étudiants à s'ouvrir avec moi à une vision du monde si large et parfois si déroutante pour nous. J'avais acquis l'impression d'être assez « imprégnée » de votre poétique pour qu'il me soit relativement facile d'en discuter ici avec force analyses et argumentations. Hélas! je me trompais. Au fur et à mesure que je relisais vos écrits théoriques – vos quatre « poétiques »¹ – j'avais comme l'impression d'un étrange malaise, qui se transformait en la sen-

1. Le dernier essai d'Édouard Glissant, *Traité du Tout-Monde* (Paris, Gallimard, 1997), est sous-titré « Poétique IV ». En 1997 les Éditions Gallimard ont republié *Soleil de la Conscience* (Paris, Falaize, 1956 ; Seuil, 1956), *L'Intention poétique* (Paris, Seuil, 1969) et *Poétique de la Relation* (Paris, Gallimard, 1990) et les ont respectivement sous-titrés « Poétique I », « Poétique II » et « Poétique III ». – Ces ouvrages seront par la suite désignés dans mon texte par les sigles *TTM*, *SC*, *IP*, *PR*, suivis des numéros des pages qui renvoient aux citations, tirées des premières éditions.

sation toujours plus nette d'être traversée par deux sentiments opposés. D'une part je vous aimais, parce que je me rendais compte que la lecture de vos œuvres (aussi bien de création que théoriques) avait contribué, lentement et subrepticement, à m'enrichir, à me disposer au « Divers », voire à me modifier dans mon for intérieur. Je vous savais gré de cela, à cause aussi de cette conception utopique, visionnaire, prophétique, bref « optimiste » (malgré l'état réel du monde) qui caractérise votre pensée d'un univers en état de Relation. Et c'est bien grâce à vous que j'ai appris à croire que la force de l'imaginaire, qui « n'est pas le songe, ni l'évidé de l'illusion » (*TTM*, 22), peut et doit abattre tous les obstacles qui nous séparent pour nous faire « vivre une autre dimension d'humanité » (*TTM*, 21). Par ailleurs, et presque paradoxalement, je commençai à vous aimer un peu moins : vues de près, dans l'optique de l'analyste, vos « poétiques » – dont, je le répète, je me sentais désormais presque naturellement irriguée – me résistaient ; je butais sur leur manière de s'organiser qui faisait pour ainsi dire violence à ma propre façon de fonctionner. Tant de sauts, de spirales, d'obscurités, de mélanges de genres, de « désordre » : le tout systématiquement érigé en contre-système... Je vous aimais moins à cause de votre façon de vous offrir au lecteur et de vous dérober ensuite dans votre « opacité ».

C'est pourquoi, m'étant paru difficile de me poser dans ce colloque en « exégète » de votre pensée, capable d'en discuter avec aisance, j'ai, par un geste de confiance qui a l'air de dépasser l'auditoire, fini par choisir de m'adresser directement à vous. Comme on le fait parfois dans ces lettres qui restent sans réponse de la part du destinataire auquel, cependant, on confie ses propres réflexions et remarques, lesquelles ne sont en réalité que des demandes de vérification dans un rapport qui, le cas échéant, est celui de lecteur à auteur.

Je conçois donc cette adresse comme un acte de communication dans lequel, en tant que lecteur justement, je me pose devant vous comme le Même et l'Autre dans l'évolution de vos œuvres. Comme *je vous* parle ici, de même *vous nous* (*vous me*) parlez dans vos « poétiques », en faisant jouer toute la gamme des éléments grammaticaux que sont les pronoms personnels, sujets et compléments (« voix » de l'auteur autour de laquelle s'organise le travail et objet-destinataire-interlocuteur du discours), aussi bien que toute la gamme des modalités par lesquelles votre discours

prend forme (méditation, définition, aphorisme, proposition, manifeste, etc). Autant d'éléments qui trament ce qu'on pourrait bien appeler votre « contre-discours » post-colonial, avec lesquels vous tracez un itinéraire dialogique dont les modifications paraissent très intéressantes, et parfois fort intrigantes. C'est justement à propos de cette forme dialogique qui se tisse entre vous qui parlez en tant que destinataire et votre interlocuteur muet, ou votre destinataire virtuel, que je veux m'interroger (vous interroger) ici. Qui parle à qui au juste ? selon quels codes et en fonction de quelle évolution de votre pensée? Qui étiez-vous et qu'êtes-vous devenu ? Qui étions-nous (lecteurs) et que sommes-nous devenus ?

J'examinerai vite avec vous les modalités rhétoriques et stylistiques de *L'Intention poétique* et de *Poétique de la Relation*, la deuxième et la troisième de vos « poétiques », pour insister surtout sur la première, *Soleil de la conscience*, et sur la dernière, *Traité du Tout-Monde*, et pour les mettre en rapport, précisément parce qu'elles sont séparées l'une de l'autre par une quarantaine d'années.

À l'époque où vous écriviez *Soleil de la conscience* – qui peut être considéré comme un cahier intime, un journal de voyage et d'apprentissage (physique et mental) de votre univers –, plusieurs des lignes de force de votre pensée, que vous développeriez par la suite, pointaient déjà à l'horizon. Mais c'était à voix basse, sur le ton de l'intimité et de la méditation, comme si vous parliez à vous-même, dans ce climat de silence, de solitude, de recueillement, de patience et d'attente qui caractérise le travail individuel². Plutôt que vous adresser au lecteur, vous étiez votre propre interlocuteur, le double que souvent vous tutoyiez, à qui vous posiez vos questions – beaucoup de questions –, que vous interrogiez pour mieux vous connaître dans cette « ethnologie » de vous-même, dans votre itinéraire dans l'art poétique et vers le « soleil de la conscience ». Vous n'étiez pas le seul à vivre l'aventure de l'initiation à la France, cette quête difficile qui se faisait à Paris et dont vous parliez en assimilant votre expérience à celle de tout arrivant d'outre-mer dont vous vous rapprochiez dans un « on » d'appartenance ou un « vous » générique de ressemblance³. À cet « on » faisait pendant un autre « on », collectif lui aussi, mais marquant la diversité, celle du Paris intellectuel⁴ dont vous observiez les attitudes blasées si différentes de celles de votre culture d'origine.

2. « Je devine peut-être qu'il n'y aura plus de culture sans toutes les cultures, plus de civilisation qui puisse être métropole des autres, plus de poète pour ignorer le mouvement de l'Histoire », SC, 11.

3. « Paris, quand on y tombe [...] étonne à peine : tellement les arts [...], l'Enseignement ou l'imagination courant les livres vous ont habitué à y entrer [...]. Chacun [...], chacun [...] », SC, 12.

4. « Nulle part autant qu'ici on n'accorde, après péage, le privilège du talent », SC, 13.

Ainsi vous compariez la différence entre ce paysage, ces saisons, ce temps de France et votre paysage, vos saisons, votre temps « éperdu », pour vous construire, vous éprouver, vous confronter, vous connaître en connaissant.

Vous observiez, vous constatiez, vous cherchiez, vous mesuriez, vous vous faisiez l'analyste de vous-même, vous vous posiez des questions auxquelles vous donniez des réponses, souvent hésitantes, en bon élève de vous-même tout projeté à vous bâtir un programme d'apprentissage, de révélation du monde et de son expression dans l'art. Par moments émergeait l'autoportrait de « l'homme », du « travailleur », du « voyageur » que vous étiez, ou bien le dialogue entre vous-même qui vous regardiez agir et l'écho lointain de la voix de l'Autre, du Maître⁵. Vous vous disiez que « Naître au monde est d'une épuisante splendeur » (SC, 16): c'était - et ça reste, me semble-t-il, dans votre œuvre - le chiffre de l'immense et fructueux effort de toujours vous balancer (vous, les « très neufs dans la toute-puissance de l'histoire », SC, 25) entre l'équilibre et le déséquilibre, la mesure et la démesure, avant de trouver votre ordre, ou votre désordre, de toujours opposer la vérité française à la vôtre, de toujours parler (à vous-même et à l'Autre) à partir de systèmes d'oppositions binaires répétées et creusées jusqu'à l'épuisement, puisqu'« on sait que toute vérité est [...] consommation dialectique » (SC, 16).

Alors voilà que votre « je », au fur et à mesure que votre « journal intime » progressait, commençait à délaissier le ton bas de la méditation, à sortir du silence du lieu clos pour prendre de l'assurance et de l'envergure⁶. Votre « je » devint par moments même déjà mot prophétique et biblique, jusqu'à se transformer par ci par là en le « nous » d'une sorte de journal collectif où les « très neufs dans la toute-puissance de l'histoire », par l'éclat de votre conscience et connaissance, commençaient à trouver la parole, votre parole⁷.

Vous vous ouvriez au dialogue, ou tout au moins à l'Autre, parce que, comme vous le disiez,

« [...] l'expérience était du miroir de ce vieux continent, sur son tain de glaces et de solitude, où mon image m'apparaît: telle que je la ressens, mais telle aussi que l'éprouvent ceux-là qu'enfin je regarde à mon tour » (SC, 52).

Et, après votre voyage de retour aux sources de votre pays, vous parliez (aux vôtres plus encore qu'à « ceux-là », mais à cause

5. « Te voici dans une journée de travail [...], votre travail n'est pas fécond, vous n'avez que l'étoffe », SC, 20.

6. « J'écris enfin près de la Mer, dans ma maison brûlante », SC, 43 ; et tout de suite après : « Je crie », *ibid.*, 47 : c'est moi qui souligne.

7. « Nous voici donc [...]. Il y a ceux qui [...]. Il y a ceux qui [...]. Viendra le temps où [...] », SC, 25.

de « ceux-là ») de racisme et de colonialisme (cfr. *SC*, 53) ; vous reprochiez au vieil Occident et à son art l'absence de générosité et de dimension collective de la chose littéraire, étouffées chez les peuples colonisés au nom d'un prétendu universel, alors que – vous le déclariez déjà – « La connaissance très concrète des peuples, leur conscience populaire, conduit à la connaissance de l'universel. Ainsi va l'Unité, nourrissant l'homme » (*SC*, 63).

Vous disiez cela tout en avouant que votre solidarité à cette « parcelle de terre » qui était votre terre n'excluait pas que toute une part de vous restait à Paris où, dans la solitude et dans la « grandeur et servitude » (*SC*, 56) que la Ville vous imposait, se faisait le trajet de votre connaissance, l'itinéraire vers le « soleil de [votre] conscience » et vers la poésie du monde. Vous vous nommiez « passeur d'écumes » (*SC*, 64) et vous saviez qu'il vous était donné à la fois « d'être le même et d'être l'autre, le fils ensemble et l'étranger » (*SC*, 64). Vous vous le disiez à vous-même, et indirectement à « ceux-là », affirmant avec force et à grande voix votre conviction :

« Et je proteste que [la] splendeur qui, par delà les bouleversements et les menaces du monde moderne, assaille l'esprit humain, est celle de la découverte du disparate, de l'Autre fondamental, qui nourrit la nostalgie de l'unité. L'épopée de l'histoire entraîne ce Mouvement » (*SC*, 60).

Cependant, à l'époque, vous restiez somme toute discret dans vos déclarations : « Mais je ne veux ici que suivre la trace de mon voyage, et non proposer des leçons ou des programmes » (*SC*, 61). *Soleil de la conscience* était la chronique intime d'une expérience personnelle à ses débuts, un discours monologique où la parole s'échangeait essentiellement entre vous et vous-même.

Je passerai vite sur votre *Intention poétique* (1969), dans laquelle trois choses sont d'emblée évidentes. Votre écriture (votre pensée, votre conscience) délaissa la forme du « journal intime », le « je » individuel, parce que :

« Depuis ce temps où j'évoquais non la marche dans les rues [...] mais l'absence patiente d'un qui errant trouvait en lui la force inane d'espérer [...], depuis ce temps le Nous, postulé plus que réel, s'est élargi au jour. [...] Le monde soudain s'est trouvé large de ces pays qui hier encore s'épaississaient dans la nuit. On a entendu le cri de leurs habitants » (*IP*, 12).

Vous croyiez en l'idée d'une littérature qui aiderait à bâtir la nation future, d'une littérature où votre parole (celle des intellectuels) serait celle de « ceux qui n'ont pas de voix » (*IP*, 51). Et vous vous exprimiez maintenant le plus souvent au « nous », en faisant ouvertement corps avec « le reste du monde » pour parler de et à « l'homme d'Occident ». L'interlocuteur-opposant de ce « nous » était donc un « vous » (parfois un « on ») très explicitement identifié et nommé : « [...] nous naissons ; et vous, découvreurs [...] » (*IP*, 20). Toute la panoplie de vos idées (la poétique de l'altérité, le monde comme relation et totalité, la tension chaotique...) était déjà à l'œuvre. Quant à la modalisation du discours, votre dialectique se chargea d'arguments polémiques et vibrants à travers des considérations formulées sans équivoque ni hésitations et des intentions poétiques, éthiques et politiques.

Je passerai vite aussi sur votre *Poétique de la Relation* (1990) où, dans les dernières pages d'ailleurs, vous vous interrogez vous-même à propos d'une des modalités pronominales présidant à l'énonciation de votre discours, le « nous », et à propos de la présence de cet autre pronom-sujet qui est le « on » :

« De l'endroit où je me trouve, je vois Sainte-Lucie sur l'horizon. Ainsi de proche en proche, évoquant l'étendue, puis-je réaliser cet arc-en-mer.

C'en est de même pour la manière dont je prononce le "nous" autour duquel s'est organisé ce travail. S'agit-il du nous communautaire, enrhizomé dans le fragile rapport à un lieu ? Du nous total, impliqué au mouvement de la planète ? Du nous idéal, dessiné dans les remous d'une poétique ?

Quel est ce "on" qui intervient ? Celui de l'Autre, celui de voisinage, celui que j'imagine pour tenter de dire ?

Ces "nous", ces "on", sont un devenir. Ils trouvent plein-sens ici, dans l'excès d'usage du mot "totalité", du mot "Relation". L'excès est une répétition qui signifie.

Ils trouvent plein-sens dans l'extension du discours, où les abstraits péremptaires ne prennent force qu'à force de s'accumuler » (*PR*, 222-223).

Pour ma part je remarquai que dans *Poétique de la Relation* la présence du « je » devint de plus en plus rare, non pas évidemment à cause d'un affaiblissement de votre identité, mais bien au contraire parce que le « nous » qui, sous différentes formes, s'imposait le plus souvent à sa place, se fit le signe de l'élaboration très

forte et très consciente de vos théories et réflexions, et de votre volonté de les transmettre au lecteur, pour le persuader, en avançant avec lui dans la discussion et dans l'affirmation de vos idées, en l'impliquant dans votre discours.

Je dirais que trois types de « nous » alternaient dans *Poétique de la Relation* : un premier (= « idéal »?) qui excluait toute idée d'opposition à un « vous » et qui se situait entre le pluriel de majesté (« Notre propos est de [...] », *PR*, 35) et le pluriel de la complicité auteur-lecteur (« nous verrons que [...] », *ibid.*, 65) ; un deuxième (= « communautaire » ?) se rapportant à la spécificité des cultures dominées et qui impliquait donc la réciprocité d'un « vous » (« Nous nous débattons dans nos problèmes », *ibid.*, 167); et un troisième (= « total ») qui dépassait toute hiérarchie dans la Relation (« Nous réclamons pour tous le droit à l'opacité », *ibid.*, 209).

Quant au « on », j'ai également cerné trois modalités de sa présence : un premier équivalent parfois au « vous » (= « l'Autre » ?) ; un deuxième prenant tantôt la place du « nous » de la complicité auteur-lecteur, tantôt celle de la voix du commun (= le « voisinage » ?) ; un troisième correspondant au vœu d'une totalité à venir (= « celui que j'imagine pour tenter de dire » ?).

Est-ce que cela signifiait la disparition dans *Poétique de la Relation* du « vous » des cultures dominantes s'opposant au « nous » des cultures dominées ? S'il est vrai que, du point de vue strictement statistique, le « vous » utilisé était le plus souvent le « vous » d'un interlocuteur générique non connoté (« Pour ce qui est du temps ou, si vous voulez », *PR*, 77), il est également vrai qu'ici l'opposition fut réalisée par la force même de vos énoncés, synthétisés justement dans l'idée d'une Relation totale, dans un contre-discours (bouleversant pour quelques-uns) nourri à son tour d'oppositions conceptuelles, plutôt que par le recours explicite aux pronoms.

D'autant plus que votre travail, pour ce qui est de la « voix » de l'énonciation, s'organisait déjà en grande partie autour d'une « voix » impersonnelle, si l'on peut dire, mais aux résonances pleines d'autorité, qui – bien qu'en dehors de toute prétention systématique – élaborait, énonçait, soutenait, affirmait, définissait ses idées (le plus souvent au présent de l'indicatif), jusqu'à les exprimer par ces modalisations discursives extrêmes que sont les aphorismes⁸ et que vous appelez « les abstracts péremptoires » (*PR*,

8. Voir surtout le chapitre « Ce qu'étant ce que n'est », *PR*, 199-202.

223). Vous étiez déjà l'observateur externe – mais ô combien passionné et impliqué – de la « totalité-monde », le polémiste et le prophète « solitaire et solidaire » qui nous parlerait dans *Traité du Tout-Monde*.

Et voilà que vous en arrivez, en 1997, à ce *Traité du Tout-Monde*, à votre *Poétique IV* qui, puisque vous êtes un provocateur et que vous vous déclarez contre la « pensée de système », est tout sauf un « traité » selon la définition que nous en donnent traditionnellement les dictionnaires (« Ouvrage didactique, où est exposé d'une manière systématique un sujet ou un ensemble de sujets concernant une matière », *Le petit Robert*). Votre traité ne pouvait donc être qu'un contre-traité anti-systémique et a-systématique, ou mieux encore, étant donné ses contenus, un anti-traité. Cependant, comme celui de tout « moraliste », votre ouvrage finit par être lui aussi didactique : vos réflexions nous donnent des leçons (involontaires), qui nous obligent à repenser le monde.

Vous affinez vos idées – qu'il n'est pas besoin de rappeler ici – et vous affinez également vos stratégies dialogiques vis-à-vis du lecteur dont vous suscitez le consensus et que vous gagnez à la cause de la pensée-monde, de la totalité-monde, grâce aussi à l'organisation rhétorique et stylistique d'un discours où la fonction phatique est exaltée au maximum.

Plusieurs « voix », comme d'habitude, alternent dans votre *Traité* pour assumer le discours. Il s'agit surtout du « je » de la voix impersonnelle de l'auteur ; du « nous » dans ses différentes typologies signifiantes (nous de majesté ; nous de la complicité auteur-lecteur ; nous des Antillais ; nous total) ; du « on » dans ses différentes typologies (l'Autre ; complicité auteur-lecteur ; voix du voisinage et du commun). Et vous les mélangez allègrement, ces modalités pronominales – hormis bien sûr le « on » et le « ils » qui sont la voix des puissances d'oppression et qui représentent plutôt la cible de vos propos – jusque dans la même phrase. Vous jouez avec elles en les rendant imperceptiblement interchangeables et en les faisant lentement, mais savamment, converger dans le tourbillon d'un « nous tous » qui prédomine et l'emporte vers la fin. Le lecteur est pris dans cette nouvelle identité, pris dans votre pensée, pris dans la pensée-monde, à tel point qu'il ne peut plus croire que l'avenir de la totalité-monde n'est pas déjà réalisé. On dirait que le « on » d'opposition lui-même ne peut se soustraire à l'em-

prise de votre discours totalisant. Ce qui se passe chez vous est d'une certaine manière semblable à ce que vous observez à propos de la rhétorique pronominale qu'on retrouve dans la lecture en couleurs de *Compact* de Maurice Roche où, comme vous le dites : « La masse obtenue est un Tout-monde vertigineux, qui nous prend en compte » (*TTM*, 202).

Les modalisations discursives qui étaient déjà présentes dans vos autres « poétiques » reviennent ici avec une fréquence et une vigueur redoublées et contribuent à donner autorité, efficacité et force de persuasion à vos propos et à impliquer votre lecteur dans la cause que vous défendez. Il est évident que ce que vous dites dans un de vos chapitres (voir *TTM*, 108-115) au sujet des rhétoriques de l'oralité (entassement, accumulation, retour, répétition, etc.) et d'une « transrhétorique » est ici mis sans cesse à l'œuvre. Je vous parle plutôt de l'utilisation très fréquente que vous faites des définitions, qu'elles soient introduites par une formule⁹ ou qu'elles soient présentées directement sous forme de propositions explicatives ou analytiques¹⁰. Je remarque combien souvent vous fournissez des résumés de votre pensée¹¹, même sous forme de liste¹². Je note que vous avez recours aux énonciations à l'infinif ou aux phrases nominales pour faire une déclaration ou un vœu¹³ ; que vous simulez la discussion polémique¹⁴ ; que votre texte abonde en invitations, exhortations, appels adressés au « vous » ou au « nous » sur le mode impératif ou optatif¹⁵ ; que, semblable au ministre d'une religion humaine, vous nous invitez avec des mots solennels¹⁶ à participer à un culte dont désormais nous sommes les adeptes.

Pour terminer, il me semble que la manière dont vous qualifiez les quelques pages de votre utopie sur la Martinique pourraient très bien définir votre *Traité* :

« Cela n'est pas un Appel, ni un manifeste ni un programme politique. [...] C'est ici un cri, tout simplement un cri. D'Utopie réalisable. Si le cri est repris par quelques-uns et par tous, il devient parole. Chant commun. Le cri et la parole se relaient pour faire lever le possible, et aussi ce que nous avons toujours cru l'impossible [...] » (*TTM*, 232).

La voix hésitante et solitaire de *Soleil de la conscience* est devenue dans *Traité du Tout-Monde* voix forte, la voix du monde, et nous qui l'écoutions passivement, nous sommes aujourd'hui

9. À titre d'exemple (ainsi que pour les notes suivantes) : « J'appelle Tout-monde [...] », *TTM*, 176.

10. « La créolisation est [...] », *TTM*, 37 ; voir *ibid.* 35 sq. sur l'analyse des cultures ataviques et des cultures composites.

11. Voir *TTM*, 15-16.

12. Voir *TTM*, 194 : caractéristiques de la créolisation.

13. « Dire son entour, son pays : dire l'Autre, le monde », *TTM*, 252 ; « Liberté d'exister, liberté de dire, liberté de créer », *ibid.*

14. « Objections [...] Réponse », *TTM*, 209 sq.

15. « Ouvrez le monde », *TTM*, 68 ; « Écoutons le cri du monde », *ibid.*, 251 ; voir surtout le chapitre « Martinique », *ibid.*, 226-233 ; « Que le droit à l'opacité [...] veille, ô lampes ! sur nos poétiques », *ibid.*, 29.

16. « Je vous présente en offrande le mot créolisation », *TTM*, 26 ; « Je réclame pour tous le droit à l'opacité », *ibid.*, 29 ; « Je voix le flux grandir et la Relation qui s'exerce », *ibid.*, 168.

identifiés à cette voix qui nous interpelle : avec vous, nous avons été tour à tour l'Autre et le Même.

Voilà, *je vous* ai parlé. Quant à vous, je sais que, en *nous* parlant dans vos « poétiques », c'est à moi aussi que vous avez parlé ; on pourrait même dire que *nous nous* sommes parlé.

Carla Fratta
Université de Bologne